

L'Arrosoir

SiTO

Students in Transition Office

*Les rapports entre l'écologie
et le travail dans des
perspectives passées, présentes
et futures.*



SOMMAIRE

edito	
Toujours imaginer Sisyphe heureux	p.8
chapitre 1	
LA SUEUR TERRESTRE ET HUMAINE AU FIL DU TEMPS	
L'Histoire environnementale du travail paysan <i>Interview de J.-P. Devroey</i>	p.12
L'impact du monde industriel sur le travail et l'environnement <i>Interview de K. Bertrams</i>	p.18
Bonjour Belle-fleur, adieu belles fleurs <i>N. Verschueren</i>	p.24
chapitre 2	
LES SENTIERS DE LA TRANSITION JUSTE	
Croiser les enjeux sociaux, sanitaires et environnementaux <i>F. Perl</i>	p.29
La vision de la transition juste du Haut Comité <i>Interview de M. Hudon</i>	p.33
Quelle transition juste pour la confédération des syndicats chrétiens—CSC ? <i>M.-H. Ska et F. Sana</i>	p.36
Le regard du Mouvement Ouvrier Chrétien—MOC sur la transition juste <i>Interview de A. Estenne</i>	p.38
La FGTB : sa vision de la transition juste <i>Interview de T. Bodson</i>	p.44
La palette des politiques de transition juste <i>E. Laurent</i>	p.52
La « transition juste » selon l'Union européenne : un concept galvaudé <i>A. Crespy</i>	p.55
La gauche en retrait ou en transition ? <i>C. Sente</i>	p.59
Comment lutter contre le chômage pendant la transition verte ? <i>Y. Martens</i>	p.62
Quelle(s) place(s) pour le revenu de base ? <i>Interview de F. Denuit</i>	p.65
L'extension de la sécurité sociale à l'alimentation <i>J. Dardar</i>	p.71
Face à l'urgence écologique, le travail peut-il rompre avec la « logique d'ingénieur » ? <i>F. Lederlin</i>	p.74

chapitre 3	
DIFFÉRENTS PRISMES DE L'ÉCOLOGIE	
André Gorz : une philosophie écologique du travail <i>Interview de C. Marty</i>	p.81
L'écoféminisme : une remise en cause transversale du rapport au monde de l'homme moderne <i>Interview de N. Grandjean</i>	p.85
Le développementalisme écologique : quid du Sud global ? <i>T. J. Amougou</i>	p.92
Production, travail et crise écologique <i>D. Tanuro</i>	p.95
chapitre 4	
LA TRANSITION JUSTE DES PARTIS POLITIQUES	
De la transition juste à l'écologisation du travail <i>L. Blésin pour le parti Ecolo</i>	p.101
Faisons le switch vers une transition industrielle, sociale et climatique <i>O. Daube pour le Parti du Travail belge</i>	p.105
La vision de la transition juste des Démocrates Fédéralistes Indépendants <i>C. Verbist pour DéFI</i>	p.109
La vision de la transition juste du Parti Socialiste <i>M. Geurts pour le Parti Socialiste</i>	p.112
chapitre 5	
ET LE MONDE ÉTUDIANT ?	
Syndicalisme étudiant: l'impératif écologique <i>B. Munk et L. De Reilhan</i> <i>de l'Union syndicale étudiante (USE)</i>	p.116
Les JobFairs : un levier de changement ? <i>Interview d' E. Bruart, J. Spizer, R. Boujou</i> <i>et T. Parfait</i>	p.120
RESSOURCES COMPLÉMENTAIRES	p.126
REMERCIEMENTS	p.127

premiers candidats écologistes à la présidentielle en France. Ce sont des gens qu’il fréquente. Il a uniquement adhéré à la CFDT une partie de sa vie.

Son œuvre introduit-elle une perspective internationale ?

Dans le cadre de ses articles, il commente le développement que l’on propose aux pays en cours de développement. Il remarque qu’on leur demande de s’insérer dans la logique du développement capitaliste, notamment par la spécialisation de leur production. Pour lui, n’importe quel pays devrait en premier lieu satisfaire ses besoins et permettre à la population de le faire sans être dans une logique de mondialisation. C’est difficile à concevoir dans la façon dont a été menée la mondialisation, mais il s’agit *a minima* de remettre en question le rôle des pays du Nord dans le développement de la mondialisation. Il faut se rendre compte de la pression qui a été mise et redonner les terres qui servent à nourrir le bétail mondial, pour permettre aux populations de satisfaire leurs propres besoins.

Pour finir, pensez-vous qu’il y ait des angles morts dans la pensée d’André Gorz ? Lesquels ?

Je pense qu’un point compliqué, c’est que tout son objectif de réduction du temps de travail repose sur les gains de productivité qui sont permis par la mécanisation et l’utilisation des énergies fossiles. La question c’est de savoir si on va encore pouvoir compter sur ces gains de productivité. En même temps, je ne crois pas au fait de se dire qu’il va falloir les remplacer par une hausse de travail humain. Actuellement, on consomme autant d’énergie parce qu’il y a des panneaux publicitaires électriques dans les rues. Je ne veux pas pédaler pour remplacer leur source d’énergie, je n’en veux simplement pas. La question n’est pas de remplacer cette électricité par plus de travail humain mais de se débarrasser du gaspillage et de notre toxicomanie énergétique. L’analyse de la soutenabilité écologique de ces gains de productivité est donc peut-être un angle mort chez Gorz. Et en même temps, il soutient dès 1972 la décroissance de la production. Il ne célèbre donc pas intrinsèquement les gains de productivité mais veut en profiter pour les mettre à disposition d’une extension de la liberté et de l’autonomie. Et ce, tout en repensant le contenu de la production, ses conditions, sa quantité et ses finalités.

L’ÉCOFÉMINISME : UNE REMISE EN CAUSE TRANSVERSALE DU RAPPORT AU MONDE DE L’HOMME MODERNE

La philosophe Nathalie Grandjean travaille sur les questions féministes et écoféministes, mais aussi sur la technologie numérique et l’écologie. Chercheuse postdoctorale pour le FNRS (Fonds de la recherche scientifique) à l’Université Saint Louis, avec Benedikte Zitouni – chercheuse en écoféminisme, elle donne aussi un cours dans le Master de spécialisation en études de genre.

Pourriez-vous expliquer et contextualiser la naissance de l’écoféminisme ? Quels liens pouvons-nous faire entre inégalités de genre et crise climatique ?

On peut situer la naissance du mot “écoféminisme” dans les années 70 avec Françoise d’Eaubonne – philosophe, féministe française et militante du MLF (mouvement de libération des femmes). Elle est la première à théoriser une homologie entre la domination des femmes par les hommes et la domination de la nature par les hommes, en expliquant que toutes deux procèdent du même geste : le patriarcat. La naissance de ce mouvement s’inscrit dans un contexte de deuxième vague féministe où il n’y a pas encore de féminisme intersectionnel. On ne met pas en relation les différents régimes de domination pour voir ce que ce croisement induit sur certains corps, à certains endroits et à certains moments.

De manière générale, on ne peut pas vraiment parler d’un écoféminisme, on doit parler des écoféminismes, voire d’une constellation écoféministe. À la différence des autres mouvements féministes, l’écoféminisme est beaucoup moins institutionnalisé. Il existe différentes tendances, si on peut dire, qui parfois sont contradictoires entre elles. Par conséquent, il n’y a pas vraiment une homogénéité des mouvements écoféministes.

Vous expliquez que le monde actuel est régi par l’opposition nature/culture, qu’entendez-vous par cela ? Est-ce que cette binarité a un impact sur la crise climatique ?

Notre métaphysique, c’est-à-dire notre rapport au monde, est organisée de manière binaire entre nature et culture. Ce qu’on entend par nature, c’est évidemment tout ce qui tombe sous notre sens commun : les forêts, les prairies, la faune, la flore mais c’est plus que ça. C’est l’imaginaire de tout ce qui est là sans intervention humaine. La culture regroupe tout ce qui est de l’ordre de l’intervention humaine : tous les artefacts humains, la technologie, les maisons... Ce qui devient problématique, et les écoféministes l’ont bien montré, en particulier Carolyn Merchant dans son ouvrage *La mort de la nature*, c’est qu’à partir du

“LA DOMINATION DES FEMMES PAR LES HOMMES ET LA DOMINATION DE LA NATURE PAR LES HOMMES (...) PROCÈDENT DU MÊME GESTE : LE PATRIARCAT.”

moment où les sciences modernes émergent au XVI-XVII^e siècle, il va y avoir la création de liens d’exploitation et donc de transformation de la nature en ressource.

Prenons l’exemple d’une rivière. On pourrait lui attribuer une âme, des intentions, une agentivité, donc une capacité d’action. Mais si on est simplement dans une vision très moderne du rapport nature/culture, la rivière c’est de l’eau. La vision scientifique la rend objet, la réifie. C’est aussi pour cette raison qu’on détruit des forêts en Amazonie pour cultiver parce que finalement ce n’est jamais que du bois. On voit la nature avec un statut d’objet ce qui nous donnerait le droit de l’exploiter, exactement comme les femmes. Elles sont du côté de la nature et les hommes de la culture, ce grand partage démontré par Bruno Latour, Donna Haraway et des centaines d’autres chercheur·x·euse·s.

Dans le monde du travail, il y a une inégalité de répartition des genres en fonction des secteurs, avec une surreprésentation des femmes dans le milieu du care. Dans un premier temps, qu’est-ce qui en est à l’origine ?

Il y a différentes choses mais l’origine des inégalités, c’est le patriarcat qui est la source d’un héritage de socialisation genrée très difficile à transformer. Il continue à normer les choix, à normer les corps et à naturaliser aussi des désirs ou des envies. C’est à dire qu’il n’y a pas tellement de jeunes filles qui se sentent contraintes dans leurs choix. On pourrait faire une enquête, mais je ne suis pas sûre qu’en Belgique il y en ait beaucoup qui se disent « *j’aurais voulu choisir ça, mais j’ai fait ça* ». Mais la majorité d’entre elles font des choix qui relèvent du désir collectif, qui correspondent à ce qu’on attend collectivement de ce qu’est être une femme, même une femme libérée. C’est-à-dire une femme indépendante, qui travaille, mais quand même avec un métier de lien, de communication ou de care.

Est-ce qu’il y a des pistes ou des exemples de bonnes initiatives pour sortir de ce schéma-là ?

Il y a eu beaucoup de politiques de sensibilisation, d’attractivité autour des métiers, par exemple du numérique. Je prends cet exemple-là parce qu’il est criant. On voit que ça fait 20 ans que les filles ont disparu de ce secteur et ça fait 20 ans qu’elles ne reviennent pas. Je commence à me poser des questions, pas sur les bonnes intentions des campagnes de sensibilisation, mais sur le fait que ça ne fonctionne pas. Je pense qu’on se trompe en pensant que les filles ont toujours le syndrome de l’imposteur, il y en a plein qui se sentent très capables. Simplement, elles n’ont pas envie de faire de l’informatique parce qu’elles n’ont pas envie de se retrouver dans un auditoire avec que des garçons, dans un univers très masculin où elles savent bien qu’elles n’auront pas de place.

Est-ce envisageable de revaloriser les valeurs et les métiers du care en veillant à une meilleure répartition des tâches domestiques, du congé parental etc. ? Serait-ce une piste de rééquilibrage ?

Pourquoi pas, il faudrait essayer. Les congés parentaux sont encore en majorité pris par les femmes. Plus les femmes font des enfants, plus cela nuit à leurs carrières alors que plus les hommes en font, plus cela contribue à valoriser leurs carrières. C’est une bonne idée de faire en sorte que les mères et les pères aient les mêmes nombres de semaines de congés parentaux mais il faudrait voir dans les faits si les pères les prendront ? Si ce n’est pas obligatoire, ils ne le feront pas, pour plein de raisons. Si c’est obligatoire, que vont-ils faire ? Est-ce que cela va vraiment contribuer à une distribution égalitaire des tâches ménagères ? Est-ce qu’ils ne vont pas déléguer cela à un tiers ? On voit quand même que beaucoup d’hommes délèguent leur part à une troisième personne comme une aide ménagère.

Pourquoi le soin est toujours vu comme la chose à la fois la plus importante et la plus négligée ? Pourquoi est-ce si difficile de revaloriser les métiers d’aides-soignant·x·e·s, d’infirmier·x·e·s... ? La première réponse qu’on peut avoir c’est que ce sont des métiers de femmes et gratuits. Je veux dire que les infirmières, à l’origine, ce sont des bonnes sœurs qui sont dans une congrégation et qui ne demandent pas d’argent.

Pour faire le lien avec la transition climatique, est-ce que les valeurs portées par le care – prendre soin des autres et par extension prendre soin de la planète – doivent être replacées au centre de la société pour que la transition climatique s’opère ?

Je crois que c’est indispensable mais il faut aussi penser à ce que veut dire “prendre soin”. Avec un point de vue féministe, les théories du care nous invitent à nous interroger sur qui sont les bénéficiaires. Qui opère ce qu’on appelle “le sale

boulot” du care ? Je crois qu’il faut imaginer la question du soin comme une éthique. Il y aurait toujours des bénéficiaires et des passe-droits ou en tout cas des gens qui bénéficieraient de la bonne volonté de ceux qui seraient les plus gentil·x·le·s.

D’autre part, au sein d’une commune, d’une université, ça veut dire quoi prendre soin ? Même dans un point de vue de l’organisation du travail, comment envisager la question des promotions dans un point de vue de soin ? Par exemple, à l’université quand on veut une promotion, on compte nos publications, nos thèses etc. C’est hyper productiviste. Est-ce que les doctorant·x·e·s n’ont pas souffert par exemple ? Prendre soin est une problématique transversale exactement comme les questions de genres, ce n’est pas simplement trier ses poubelles et ne pas utiliser de pesticides.

Comment sortir de ces schémas de domination ?

On a identifié que les féminismes étaient « en vagues ». Première vague, elles luttent pour obtenir des droits civils dont le droit de vote, qu’elles acquièrent en Belgique en 1948. Deuxième vague, les femmes luttent pour leurs droits reproductifs, leur libre disposition des corps mais également pour sortir de la tutelle de leur mari ou de leur père, notamment le droit à travailler, ouvrir un compte en banque sans l’autorisation de leur mari ou de leur père. Maintenant que nous sommes dans la quatrième vague féministe, on se rend compte qu’on arrive au bout du processus, dans le sens où le droit peine encore à fabriquer de l’égalité. Par exemple, il y a une loi sur le sexisme dans la rue. C’est très bien, mais si on ne sait pas appliquer la loi, cela ne change rien. Les femmes sont toujours harcelées dans la rue et sont toujours en insécurité.

Donc comment cela doit-il changer ? C’est très compliqué d’y répondre. On doit changer les mentalités. Il y a effectivement des questions d’éducation tout en sachant qu’elle n’est pas du seul fait des parents ou de l’école. Les sociologues le montrent bien, un ensemble de facteurs entre en jeu. Il faut aussi qu’il y ait des hommes “pionniers”, tout comme des mères et des pères qui éduquent autrement. Il faut des politiques volontaristes. Mais ceux qui ont le plus conscience de ces problématiques sont justement ceux qui subissent les dominations et non pas ceux qui sont supposé·x·e·s nous aider à les résoudre.

Vous travaillez aussi sur la question des technologies, certain·x·e·s affirment que la géoingénierie est une solution. En quoi le technosolutionnisme est une fausse piste ? Comment sortir de cette course au progrès technologique ?

On croit toujours que les technologies sont des solutions. On le voit en informatique, toutes les innovations sont appelées solutions. Quand je travaillais en Faculté d’Informatique, je disais aux étudiants : « *vous appelez ça une solution, mais quel était le problème ?* » et parfois il n’y a pas de véritable problème, mais une jolie technologie qui voudrait rencontrer son problème.

La géoingénierie va avec notre vision de la technologie. À travers les technologies, on fabrique un rapport au monde. La technologie est une médiation du réel, qui est pétri de capitalisme et de néolibéralisme. Donc, faire de la géoingénierie veut dire redémarrer une nouvelle industrie, une nouvelle économie, dans lesquelles on reprend ces mêmes principes mais sans s’interroger sur ce pourquoi on en est arrivé là.

Certain·x·e·s voient les problèmes climatiques comme un problème technique : « On va mettre des voitures électriques à la place des voitures thermiques. On va résoudre le problème ». C’est vraiment l’illusion que les technologies sont forcément des solutions. Il ne faut pas applaudir à l’idée que les voitures seront toutes électriques en 2035. On troque un problème contre un autre. On ne va pas sauver la planète en inventant 1500 technologies toutes aussi énergivores. Il faut dire : « réduisons, sobriété, low-tech ».

Avec la transition écologique, il va y avoir des postes qui vont se créer et d’autres qui vont disparaître. Comment s’assurer que cette transition se déroule en respectant l’égalité homme/femme et qu’on ne va pas reproduire le même schéma de domination ? Autrement dit, comment veiller à ce que les femmes ne soient pas les premières à perdre leur emploi et les hommes les premiers à bénéficier des nouveaux emplois “verts” ?

Premièrement, il faut reprendre cette question là où elle a démarré, c’est-à-dire probablement dans les années 60-70. Regardez les travailleur·x·euse·s de la Poste, de la SNCB ou de toutes ces grosses entreprises, comme Caterpillar ou même Delhaize, qui se désagrègent car le capitalisme a muté. Ce vieux monde industriel

disparaît, et avec lui les institutions de la social-démocratie. La question n’est pas neuve. Elle n’est pas encore adressée à la transition climatique. Deuxièmement, il faut s’interroger sur qui ont été et qui seront les premier·x·ère·s perdant·x·e·s. Ce sont surtout les étranger·x·ère·s, les gens pas qualifiés, les sans-papiers, les étudiant·x·e·s, les vieux·eilles travailleur·x·euse·s... Je ne suis pas spécialiste donc je remets la question à des collègues qui font de l’histoire économique. J’interrogerais peut-être aussi des centrales syndicales comme le MOC.

Nous avons donc contacté Ariane Estenne, présidente du Mouvement Ouvrier Chrétien pour répondre à cette dernière question.

interview

Ariane Estenne

par Mila Katanic

Comment s’assurer que la transition écologique va se dérouler en respectant l’égalité homme/femme et qu’on ne va pas reproduire le même schéma de domination ?

Tout d’abord, d’après le MOC, la société est organisée selon 3 systèmes de domination structurels que sont le système patriarcal, le système raciste et le système capitaliste. À la base, ce sont les mêmes mécanismes de domination qui sont à l’œuvre. Le système de domination raciste, la politique migratoire, les questions écologiques, les questions décoloniales répondent au même système de hiérarchisation patriarcale. Il est donc impossible de lutter contre un des systèmes de domination sans lutter contre les autres. Le partiocrate, ce n’est pas seulement une question d’inégalités homme-femme mais c’est un rapport de domination structurel de catégories de la population qui seraient perçues comme ayant plus de droit ou de pouvoir que d’autres catégories. Il faut bien saisir que ce sont les mêmes systèmes de domination structurels à l’œuvre et qui fonctionnent ensemble dans une logique de pouvoir, de prédation, de violence, de harcèlement. De ce point de vue là, dans ce monde hyper patriarcal, il n’y a aucune évolution profonde écologique possible.

Par rapport à cela, l’égalité homme-femme est une condition à la transition socio-écologique. Il y a un travail de prise de conscience culturelle, qu’on n’a aucun droit sur la nature, ni sur les générations futures et qu’on doit se comporter autrement collectivement. L’égalité homme-femme et la transformation des systèmes de domination est un prérequis pour toute évolution écologique.

La répartition des tâches ménagères est par exemple intrinsèquement liée à la question écologique. Dans les théories féministes, les hommes sont chargés de tâches dites productives dans le monde professionnel et les femmes sont cantonnées à des rôles de reproduction et de tâches ménagères dans la sphère privée. De facto, les femmes sont mises dans un rôle de prise de soin de l’environnement, des enfants, des personnes âgées.

Les femmes sont plus en prise avec les questions écologiques parce qu’elles s’occupent plus des personnes qui en souffrent, elles sont responsables de toute la logistique du foyer, des questions de consommation. Non seulement les femmes sont les premières à vivre les conséquences du désastre écologique mais en plus, elles occupent dans cette société stéréotypée un rôle qui leur permet d’être un levier de changement.

De ce fait, la transition écologique et l’égalité hommes-femmes ne sont pas deux combats parallèles, et c’est justement la transformation de la société patriarcale qui permettra la transition écologique. La question de l’emploi est donc une question parmi d’autres.

Pour citer un exemple, aujourd’hui l’actualité autour des franchises de Delhaize ¹ montre bien que la société est moins choquée quand des caissières à contrats plus précaires perdent leur emploi. Il ne faut pas reproduire cette différence de

¹ L’actualité des franchises de Delhaize: Le 27 mars, Delhaize annonce vouloir franchiser 128 magasins intégrés. La franchisation d’un magasin mène à la diminution des salaires et à une réduction de personnel.

jugement en se disant que finalement la transition va plus profiter aux emplois traditionnellement masculins et ne rien changer pour les femmes.

Quelles sont les solutions pour ne pas reproduire ces schémas ?

Tout le monde a intégré la grille de lecture de la société à travers ces 3 systèmes de domination structurels que sont le système patriarcal, le système raciste, et le système capitaliste. Ce sont des systèmes qui touchent et concernent tout le monde. Et face à cela il n’y a pas de solution miracle qui puisse agir en un claquement de doigts. Il faut entamer une démarche à moyen et long terme. La seule chose à faire est un travail d’éducation populaire de longue haleine dans le monde éducatif et associatif, en abordant les notions de privilèges, de rapports de force, pour déconstruire les schémas afin de faire évoluer le point de vue collectif et reconstruire une nouvelle société égalitaire, solidaire et juste.

Quelles sont les solutions plus précises pour lutter contre l’écart salarial ?

Dans les discriminations les plus structurantes dans la société, on retrouve les violences conjugales, une femme sur cinq est victime de violences conjugales dans sa vie, et l’écart salariale entre les femmes et les hommes pour le même travail². Les féministes identifient certaines mesures concrètes qui diminueraient l’écart salarial³: un congé paternité équivalent au congé maternité, une transparence des salaires et un certificat d’égalité obligatoire.

² Écart salarial | Statbel. *Language selection / Statbel* [en ligne]. Disponible sur : <https://statbel.fgov.be/fr/themes/emploi-formation/salaires-et-cout-de-la-main-doeuvre/ecart-salarial#:~:text=En%20Belgique,%20l'ecart%20salarial,heure%20que%20leurs%20homologues%20masculins>.

³ Les Glorieuses. *Les Glorieuses* [en ligne]. [sans date] Disponible sur : <https://lesglorieuses.fr/campagnes-politiques/6-novembre-15h35/>

L'Arrosoir #1: Les rapports entre l'écologie et le travail dans des perspectives passées, présentes et futures

Éditeur-ice-s responsables: Lucien Veys et Nour Verkindere

Avec les contributions de: J.-P. Devroey, K. Bertrams, N. Verschueren, F. Perl, M. Hudon, M.,-H Ska et F. Sina, A. Estenne, T. Bodson, E. Laurent, A. Crespy, Y.Martens, J. Dardar, F. Lederlin, C. Marty, N. Grandjean, T. J. Amougou, D. Tanuro, L. Blésin, O. Daube, C. Verbist, M. Geurts, B. Munk et L. De Reilhan, E. Bruart, J. Spizer, R. Boujou et T. Parfait

Illustrations © Elisa Veys et Iason Saïtas

Photographies © Simon et Romain Torbeyns

Conception graphique: Noée Vanderslycken

Typographies utilisées: Times New Roman (Stanley Morison, Starling Burgess et Victor Lardent), Runda (Mark Caneso), Archivo Black (Omnibus-Type) et Anthony (Sun Young Oh)

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en mai 2023 à l'Université Libre de Bruxelles.

Ce projet a été soutenu par la Commission Culturelle de l'Université Libre de Bruxelles

